

c'est à l'humanité.

La France, que vous aimez comme nous aimons notre patrie, s'est toujours montrée animée d'un noble intérêt pour la cause sacrée de la foi et de l'humanité. Votre démarche d'aujourd'hui, Messieurs, en est une preuve nouvelle. Heureux le pays, hélas ! qui, mieux que nous, Polonais pouvons en juger ! heureux le pays où de pareilles manifestations peuvent se faire librement et avec toute sécurité !

Par un concours de circonstances providentielles, uno de ces saintes victimes dont le martyre a été le motif immédiat de votre généreuse protestation, leur supérieure à toutes, est sous vos yeux. Dieu semble avoir voulu lui ménager, avant son départ, cette consolation d'assister à une éclatante manifestation des sentiments qu'inspirent et la persécution qu'elle a subie et les malheurs de sa patrie.

Puissent, Messieurs, vos prières et vos vœux joints aux nôtres, être exaucés ! Puisse le monde civilisé et politique, avant qu'il soit à même de nous secourir par des moyens temporels, élever vers le Ciel un cri d'indignation, une prière fervente et universelle en faveur de cette malheureuse Pologne, qui souffre sous ses yeux un si long et si sanglant martyre pour la foi et pour la liberté !

Comme tous les malheureux, nous n'avons pour protecteurs et pour véritables amis que Dieu, et les cœurs où règnent sa justice et sa charité. C'est assez pour rendre notre espérance ferme et stable, pour nous faire compter sur l'avenir.

Veillez, Messieurs, en rendant compte de votre démarche à cette sensible et généreuse jeunesse, dont vous êtes les dignes organes, veuillez lui redire les sentiments que je vous ai exprimés, et l'assurance que la jeunesse polonaise aussi bien que ceux dont l'âge, comme à moi, a blanchi les cheveux, mais n'a point vieilli le cœur ; que tous les Polonais, en un mot, conserveront religieusement le souvenir de cette journée, où vous avez resserré d'une manière si touchante les liens d'amitié et de reconnaissance qui les unissent à la France.

Univers.



BULLETIN.

Mission des RR. PP. Jésuites dans l'Orégon (suite).—Nouvel Etablissement des Dames du Bon-Pasteur.

« Nous faisons bonne route, et nous avons peu de loisir à donner aux curiosités de la nature : cependant un monticule isolé du milieu d'une plaine attira notre attention ; nous voulûmes le voir de près : l'abord m'était difficile à cause des marais dont il est environné : nous approchâmes pourtant : il est haut d'environ trente pieds : mon petit cheval eut bien de la peine à grimper jusqu'en haut : au sommet nous trouvâmes une source d'eau bouillante qui trouve son issue dans le monticule même il est entouré de terre blanche comme de la chaux, de laquelle sortent plusieurs autres sources les unes plus chaudes, les autres plus froides que celle du monticule. Quelle force secrète pour faire monter ainsi cette eau au sommet d'un monticule voisin d'une rivière.

« Cependant nous n'étions pas au bout des difficultés il nous restait deux montagnes également difficiles à monter et à descendre, et nous n'étions que sept, encore tous ne pouvaient-ils pas se rendre utiles. Nous n'avions vu depuis le fort Hall, que deux familles indiennes : alors nous fûmes rejoints par toute une caravane d'Indiens amis, dont deux surtout nous rendirent toutes sortes de services. Nous étions en dedans des *Portes d'Enfer*, et il semblait réellement que les mauvais esprits eussent juré notre perte : je fus le premier à m'en ressentir : un mauvais mulet était resté en arrière, je fus le chercher ; et comme j'étais à une distance considérable de la caravane, j'allais au galop pour la rejoindre : mais tandis que j'étais attentif à éviter les ruades de mon vieux mulet, je ne remarquai pas un trou de blaireau dans lequel mon cheval alla mettre le pied : je fus jete devant le cheval qui tomba lui-même, et me roula sur le corps : j'eus moins peur que le Sauvage qui m'accompagnait : à son avis je devais avoir été écrasé sous le cheval : j'en fus quitte, pourtant pour secouer la poussière dont j'étais couvert, et remonter sur ma bête, puis galopper comme auparavant. Quand nous eûmes rejoint les voitures, Ignace à qui le Sauvage raconta ce qui s'était passé, vint me dire : « Tu es estropié, Père. » — « Non, je n'ai pas de mal. » — « Assurément tu es estropié : on ne reste pas ainsi sous un cheval sans être estropié. » Mais j'avais confiance en la Providence : ce n'était pas la première marque de protection que j'en recevais : tout notre voyage en avait été une suite continue.

« Le même jour un de nos chars versa sur le penchant de la montagne ; toutes les caisses, tous les effets furent jetés pêle-mêle à une certaine distance ; une jante et deux rais d'une roue furent cassés ; tout fut heureusement

réparé ; personne n'avait été blessé ; cela nous causa un retard assez long : nous comptions passer la seconde montagne le même jour ; nous fûmes forcés de camper au pied : là deux jeunes Indiens nous arrivèrent de Ste. Marie, et nous annoncent que le R. P. De Smet est arrivé à la mè. Le lendemain, après bien des peines, nous avons réussi à monter la charette au sommet de la seconde montagne, lorsqu'elle faillit redescendre plus vite qu'elle n'était montée, au risque de faire périr quelques personnes : déjà elle partait lorsque quelqu'un fut assez prompt pour saisir les timons et les tourner en travers. Dans l'après-midi le voiturier qui conduisait le grand wagon eut la jambe prise entre une roue et un arbre ; et, si les mulets ne s'étaient arrêtés à point, nommé, il était privé d'un de ses membres.—Nous campâmes au milieu d'une forêt : à voir une troupe d'hommes groupés là autour d'un grand feu, on se rappelait les descriptions des brigands de la *forêt noire* ; mais bientôt d'autres soins, d'autres pensées nous occupèrent. Le feu avait pris dans la forêt : il paraissait peu éloigné, et le vent le portait vers nous. Je n'étais pas rassuré par l'indifférence des Sauvages ; j'allai moi-même reconnaître le feu ; je le trouvais éloigné d'un quart de lieue ; il faisait peu de progrès, faute d'alimens, et parce que le vent était barré par la forêt.

« J'étais à peine de retour auprès du feu, qu'une famille chrétienne, campée tout près de nous, commença la prière du soir : la prière fut suivie d'un cantique sur *Passion de N. S. J.-C.*, l'air en était très-riche et très-bien exécuté. Vous ne sauriez imaginer le plaisir que l'on ressent de se retrouver ainsi au milieu des catholiques après un si long voyage : on se trouve chez soi : puis la pensée que Dieu, ainsi honoré dans les forêts, y était inconnu il y a peu d'années ; puis je ne sais quoi enfin qui vous cause une joie indicible : alors on oublie, toutes les fatigues du voyage : et la joie que l'on éprouve, on l'achèterait volontiers par des peines doubles et triples.

« Enfin, le 5 octobre vers le soir, nous passâmes les *portes d'enfer* ; le 6 jour du St. Rosaire, nous disions la sainte messe dans la vallée Ste. Marie, après avoir campé sur la rivière Ste. Marie, nous allâmes dire une messe d'actions de grâces dans l'église Ste. Marie. Cette partie de notre voyage qui était la plus dangereuse fut en somme la plus heureuse et la plus gaie, et termina nos courses par une heureuse arrivée dans l'habitation protégée par le saint Nom de Marie. Le soir j'assistai à la prière, et j'accompagnai ensuite le petit nombre de Sauvages qui se trouvaient au village, à la chapelle qui a remplacé la loge où la Ste. Vierge apparut à Paul. Ils vont tous les soirs y réciter un Ave Maria. Quand à Paul je ne le vis pas ; il était à la chasse.

« Je vous aurais peut-être parlé des fleurs et plantes les plus remarquables que j'attrapai de mon cheval : mais comme je n'avais guère le loisir de faire de mon voyage une étude botanique, le P. Tatoire n'eut pas été content de mes descriptions ; il eût peut-être triomphé en se rappelant que le pauvre herborisateur avait jadis refusé de se faire inscrire dans la confrérie de botanique : cependant je crois qu'il eût été bien content de voir seulement la plante qu'un prétendu connaisseur appelait *Indian hemp* (*Cannabis indiana*) ; pour moi je ne pus y découvrir aucune propriété, aucun caractère qui ait pu être le motif de cette dénomination ; je ne vois pas de fleur qui me fût connue qui lui ressemble plus que la patte d'ours de vos jardins ; même feuille ; même espèce de fleur : seulement dans la prairie les fleurans étaient beaucoup plus nombreux : elles sont assez serrées pour prendre une forme globuleuse : l'odeur en est très-agréable ; la tige est triangulaire ; les feuilles et le pédoncule sortent toujours des angles : deux feuilles et une fleur en forme de couronne, cette fleur n'a de désagréable que le suc blanc qu'elle répand en grande abondance sur ceux qui l'arrachent de sa tige. On la trouve surtout dans les lieux marécageux. J'ai nommé une autre plante *cardopapaver*, car sa fleur blanche est celle d'un pavot, ainsi que le gris blanchâtre de la tige ; les pointes très-fourrées dont elle se défend dans toutes ses parties, excepté la corolle seulement et ce qu'elle renferme, lui a valu le nom de chardon ; volontiers je l'eusse appelé *noli me tangere* ; car à moins de s'envelopper la main de son mouchoir, ou de mettre un bon gant, il n'y a pas possibilité de cueillir la fleur impunément.

Chasse d'hiver de 1844.

« Dès leur départ de Ste. Marie nos bons Têtes-Plates ont ajouté aux prières